

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aloys FORNEROD

Vincent d'Indy (A Guy de Lioncourt)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 2-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Vincent d'Indy

La mort d'un grand musicien nous impose le devoir de méditer sur sa production. On n'est point quitte pour avoir salué son cortège funèbre, il faut encore tirer une leçon de sa carrière. Il faut examiner son œuvre, le juger, et publier l'enseignement qu'il renferme.

Sans doute il y a plusieurs manières de considérer la musique d'un maître. On peut en apprécier la technique comme on peut aussi l'interroger sur l'âme dont elle témoigne. Personne n'a jamais émis le moindre doute sur la valeur de la technique de Vincent d'Indy, et cela ne constitue pas un mince éloge ; les artistes parfaitement maîtres de leur art sont plus rares qu'on ne le pense. Quant à l'âme qui habite ses œuvres, elle est profondément chrétienne, elle est catholique, elle est celle d'un confesseur de la foi qui jamais ne s'embarrassa des impédiments suscités par le respect humain. Mais on ne parlera ici ni de la technique ni de l'âme de cette musique. On voudrait la juger d'un autre point de vue.

Les œuvres les plus belles et qui font la conquête du monde sont généralement celles dont l'auteur a trouvé son propre génie en s'identifiant au génie de sa race. M. Georges Migot, dans sa récente étude sur Jean-Philippe Rameau (1), exprime fort bien cette vérité élémentaire et méconnue. « Je crois — dit-il — je crois à l'internationalisme en art pour ce qui est de la compréhension des œuvres. Quant à leur création, je crois à l'influence ethnogéographique. Aucun langage artistique ne peut être un volapük s'il veut atteindre à l'expression totale. Chaque région géographique offre à ses habitants des moyens de s'exprimer. Est-il nécessaire de réaliser de la musique arabe en France ? »

(1) Jean-Philippe Rameau, par Georges Migot, chez Delagrave.

On pourrait dire encore : est-il nécessaire de réaliser des drames wagnériens ou des symphonies beethovénienes à Paris ? Les maîtres de la musique française du XVII^e et du XVIII^e siècle, qui firent l'éducation musicale de l'Europe, n'offrent-ils pas aux compositeurs d'aujourd'hui des modèles dignes d'être préférés à ceux des musiciens du XIX^e siècle allemand, qui furent les élèves de leurs élèves ?

La carrière de Vincent d'Indy fut traversée par un courant wagnérien, dont certaines de ses œuvres sont marquées. Un poète allemand a fourni au maître français le sujet de deux de ses compositions les plus importantes, *Le Chant de la Cloche* et *Wallenstein* ; Wagner a présidé à la conception des drames qui s'intitulent *Fervaal* et *L'Étranger*. Mais le même musicien, féru de Wagner, de Beethoven et de Bach, composa l'adorable *Symphonie sur un chant montagnard français*, la grégorienne et gothique *Légende de St-Christophe*, le *Trio* pour piano, clarinette et violoncelle, où l'on sent vibrer l'âme du pays natal.

L'amour des Cévennes fut lié, dans l'esprit de Vincent d'Indy, à celui de la musique. On ne l'imagine pas ici, et, comme le voulait Fustel de Coulanges, on peut produire un texte. D'Indy, au temps de sa jeunesse, écrivait en effet au commandant de Pampelonne ces lignes significatives :

« Si jamais dans ma vocation musicale que je sens, de plus en plus, accentuée il survient quelque étincelle ; si jamais j'arrivais à trouver ma voie, à avoir du talent, c'est à Chabret que je le devrais, car c'est là que se sont développés mes premiers sentiments ; c'est là, dans nos chères montagnes, que j'ai, pour la première fois, senti le beau et entrevu l'idéal » (1).

Vincent d'Indy n'a jamais renié Chabret. Mais il a écouté les voix qui venaient de la Germanie, et tandis que Fauré, Debussy et Ravel, cherchaient et trouvaient un

(1) Chabret est situé en Ardèche, non loin du col des Fangs, près de la route qui va de Lamastre à Saint-Péray, à huit cents mètres d'altitude.

vocabulaire authentiquement français, d'Indy s'attardait à chercher la forme d'un art symphonique européen. Par bonheur, la muse de Chabret veillait sur son nourrisson et chaque fois que d'Indy, délaissant ses théories, reprenait contact avec sa province il produisait un nouveau chef-d'œuvre.

Nous n'ignorons pas qu'il y a un moyen très simple de concilier le goût de d'Indy pour Wagner, sa foi en Jean-Sébastien Bach, avec l'amour de la pensée française et de l'art latin. Il suffit de déclarer que la musique est une langue universelle et qu'elle règne au-dessus des mesquines querelles des humains. Mais nous préférons laisser ce thème à M. Herriot et rappeler que si l'internationalisme est souhaitable, en art, ce n'est que pour ce qui est de la compréhension des œuvres mais que, pour être vivantes, ces œuvres doivent exprimer l'âme d'un homme déterminé, fils de ses pères, produit d'une civilisation donnée, et non pas d'un « citoyen de l'Univers ».

En un mot, le reproche que l'on pourrait faire à l'enseignement de Vincent d'Indy c'est d'avoir défendu *la Tradition*, comme si cette notion correspondait à une réalité alors qu'elle n'est qu'un être de raison, tandis qu'il eut suffi de faire un pas de plus et d'enraciner cette notion dans le réel, dans le concret, en disant : *la Tradition française*.

La *Schola Cantorum* fut souvent appelée « l'école de Jean-Sébastien Bach ». C'est un éloge. Mais pourquoi ne s'efforcera-t-elle pas de mériter le titre d'« école de Jean-Philippe Rameau » ?

Vous répondez que Bach est plus grand que Rameau ? — Supposons que cela soit vrai, ce qui n'est pas prouvé, il vous faudrait encore pour être conséquent, Monsieur, jurer que du jour où il vous serait démontré que le plus grand de tous les musiciens fut un Chinois vous vous efforceriez de faire de la musique chinoise.

Tout cela a une allure bien polémique. On s'en excuse. Mais il est passionnant de suivre une idée jusqu'au bout. Nous l'avons fait. Et puisque nous avons commencé par

la critique, nous terminerons par l'éloge. Ce n'est pas la matière qui manque, Dieu merci !

Une intelligence française appliquée à débrouiller les idées élaborées par des penseurs du Septentrion en tire des clartés inattendues. On ne lit pas sans profit les « traductions » de la pensée de Fichte dans le toujours admirable *Romantisme Français* de Pierre Lasserre. Définir et mettre de l'ordre dans les concepts, quelle tâche civilisatrice ! Ce que les Barbares produisent n'est pas sans mérite, mais leurs produits risquent de gâter les peuples plus raffinés en leur faisant concevoir les choses selon un mode qui n'est pas conforme à leur manière traditionnelle de penser.

M. Charles Bernard, essayiste belge, dit fort bien que « L'Hellade a filtré, pour les civilisations d'alors, les monstres de l'Orient ».

On nous accordera que l'imagination de Wagner avait enfanté quelques beaux monstres nordiques. Les divinités Scandinaves, incestueuses et chicanières de la Tétralogie avaient grand besoin d'être filtrées pour notre entendement classique. Beethoven avait créé une étonnante technique du développement, mais Beethoven produisait ses chefs-d'œuvre dans l'atmosphère méridionale de Vienne et ses conceptions n'ont pas réussi à féconder l'imagination des Allemands du nord, qui se sont empêtrés dans la symphonie sans comprendre la vertu de son enseignement. Bach, enfin, peut être interprété de diverses manières. Celle de Max Reger, qui prétend le continuer, diffère sensiblement de celle de Franck.

Recueillir cet héritage généralement méprisé par les Allemands d'aujourd'hui, rendre assimilable à des intelligences françaises les principes de la polyphonie, de la symphonie et du drame germaniques, c'était une tâche écrasante mais vraiment utile. Ce sera l'un des titres de gloire de Vincent d'Indy d'avoir écrit un *Cours de Composition* qui est unique dans son genre, qui est un monument de l'esprit humain. Et l'on n'aura garde d'oublier d'associer à son nom celui de M. Auguste Sérieyx, son très lucide collaborateur, dont la *Grammaire musicale* est au moins aussi précieuse que les deux volumes parus jusqu'ici du traité de composition.

Il est plus facile de parler des idées que de parler de la musique. Et cependant il serait ridicule de conclure sans avoir vanté les multiples beautés de l'œuvre de Vincent d'Indy.

Nous ne voulons pas en faire la nomenclature, ce qui serait fastidieux, mais nous borner à quelques remarques d'ordre général.

On a constaté, souvent, et très justement, que le style de d'Indy est formé d'éléments fort divers mais qui se fondent dans une éclatante unité. D'Indy a emprunté la matière de son œuvre à des artistes éloignés les uns des autres dans l'espace et dans le temps. Il utilise une polyphonie semblable à celle de Bach, les procédés du développement beethovénien, la forme wagnérienne de l'opéra ; il rejoint parfois la musique de concert de Rameau ou le théâtre de Monteverde. Il a pratiqué Debussy, a aimé Fauré. Aucune musique humaine ne lui a été étrangère, il a butiné partout et le miracle c'est qu'au lieu de se perdre il s'est trouvé, par la vertu du génie qui était en lui, grâce à un don d'assimilation extraordinaire. Et, en somme, parce qu'à cette matière, qu'il empruntait à droite et à gauche, il a su donner une forme, parce qu'il l'a marquée de son sceau après l'avoir imprégnée de son âme grégorienne.

Il faudrait insister sur la bienheureuse influence de la liturgie dans la musique de Vincent d'Indy. Chaque fois qu'il fait appel à un motif grégorien, ou même s'il ne fait que s'inspirer de la vocalise médiévale, son style s'émeut, sa phrase chante et se fait plus convaincante, et ces occasions sont nombreuses.

La chanson populaire profane lui rend aussi de précieux services. Les chants et les danses de ses montagnes cévenoles amènent, chaque fois qu'il les évoque, une délicate bouffée d'air frais.

Et s'il fallait désigner deux ou trois partitions comme les meilleures de sa production, nous n'hésiterions pas. De la musique de ce voyageur infatigable, de ce compositeur qui fut le plus savant de son temps, de cet artiste éclectique qui n'ignora aucune des formes de son art, nous retiendrons, avec la certitude de bien faire, les pages dans lesquelles il a chanté ce coin de pays où, tout jeune, il sentit pour la première fois le beau et entrevit l'idéal.

Si les révolutionnaires n'avaient gâté le mot, en le créant, nous dirions que Vincent d'Indy fut un grand patriote. Disons simplement qu'il aima sa province et que cet amour s'étendit à toute la France lorsqu'il prit conscience de sa qualité de Français.

Ce sentiment et sa foi religieuse ont rendu un fier service au grand compositeur que fut Vincent d'Indy. Car, si les vues que nous avons exposées plus haut sont justes, il est certain que l'art de ce maître fut sans cesse mis en péril par son engouement wagnérien ou par son souci de « continuer » le Beethoven de la dernière manière. Privé des modèles grégoriens et des chants populaires de son pays, livré à ses théories dangereuses sur l'évolution progressive de l'art, d'Indy n'eut peut-être pas été autre chose que l'un de ces musiciens du second ordre, qui ont brûlé d'une lumière empruntée aux grands modèles beethoveniens ou wagnériens, comme Bruckner ou Mahler. Il n'eut pas fait entendre dans la musique moderne cette note personnelle qui lui fut inspirée par le génie de sa race et celui de sa religion.

Ce qui vieillira, dans son œuvre, c'est ce germanisme d'emprunt qui reflète des horizons étrangers sous lesquels l'âme française se sent en exil. Ce qui restera, c'est ce qui fut inspiré par les sentiments les plus naturels de l'homme, du Français catholique dont les premiers sentiments se développèrent à Chabret.

Aloys FORNEROD